LETTRES

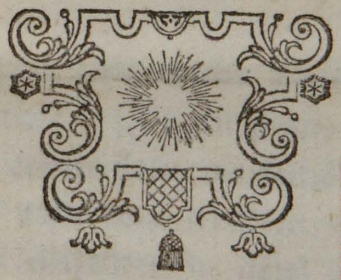
DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TROISIEME PARTIE.



立教大學圖書

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXI.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Mad^e. d'Orbe.

QUe de maux vous cauſez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous ſeul troublez le repos ! Craignez d'ajoûter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne ſoit le dernier effet du poiſon que vous verſez dans le cœur de ſa fille,

& qu'un amour desordonné ne devienne enfin pour vous même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir ; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condannent, & qui ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obstination?

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si longtems aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque sensible que soit un tel coup à cette mere tendre & vertueuse; moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence; elle déplore sa fatale illusion ; sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, & sa douleur est pour Julie un châtiment cent fois pire que ses reproches.

L'ac-

L'accablement de cette pauvre Cousine ne sauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affliction, & l'excès des sentimens qui l'oppressent lui donne un air de stupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle se tient jour & nuit à genoux au chevet de sa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence; la servant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement qui la feroit prendre pour une autre personne. Il est très clair que c'est la maladie de la mere qui soutient les forces de la fille, & si l'ardeur de la servir n'animoit son zele; ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abatement me feroient craindre qu'elle n'eut grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, & je vois à l'inquietude

avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le ſoin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de ſa fille veut cacher ce dangereux ſecret. On ſe fait une loi de garder en ſa préſence l'ancienne familiarité; mais ſi la tendreſſe maternelle profite avec plaiſir de ce prétexte, une fille confuſe n'oſe livrer ſon cœur à des careſſes qu'elle croit feintes & qui lui ſont d'autant plus cruelles qu'elles lui ſeroient douces ſi elle oſoit y compter. En recevant celles de ſon pere, elle regarde ſa mere d'un air ſi tendre & ſi humilié qu'on voit ſon cœur lui dire par ſes yeux; ah que ne ſuis-je digne encore

core d'en recevoir autant de vous!

Madᵉ. d'Etange m'a priſe pluſieurs fois à part, & j'ai connu facilement à la douceur de ſes reprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous ſa trop juſte indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous juſtifier l'un & l'autre à ſes dépends. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour exceſſif une ſorte d'excuſe qui ne lui a pas échapé; elle vous reproche moins l'abus de ſa confiance qu'à elle-même ſa ſimplicité à vous l'accorder. Elle vous eſtime aſſés pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eut mieux reſiſté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'eſt qu'une probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une

fille ſage, & de deshonorer ſans ſcrupule toute une famille pour ſatisfaire un moment de fureur. Mais que ſert de revenir ſur le paſſé ? Il s'agit de cacher ſous un voile éternel cet odieux miſtere, d'en éffacer, s'il ſe peut, juſqu'au moindre veſtige, & de ſeconder la bonté du ciel qui n'en a point laiſſé de témoignage ſenſible. Le ſecret eſt concentré entre ſix perſonnes ſûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au deſeſpoir, l'honneur d'une maiſon reſpectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore; tout vous preſcrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait; vous pouvez vous rendre digne de Julie & juſtifier ſa faute en renonçant à elle; & ſi votre cœur ne m'a point trompé il n'y a plus que la grandeur d'un tel ſacrifice qui puiſſe répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée ſur l'eſtime que

que j'eus toujours pour vos ſentimens, & ſur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajoûter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; oſez me démentir ſi j'ai trop préſumé de vous, ou ſoyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maitreſſe ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire; elle avoit même commencé. O Dieu, que de coups de poignard vous euſſent porté ſes plaintes ameres ! Que ſes touchans reproches vous euſſent déchiré le cœur ! Que ſes humbles prieres vous euſſent pénétré de honte! J'ai mis en pieces cette lettre accablante, que vous n'euſſiez jamais ſupportée: je n'ai pu ſouffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le ſeducteur de ſa fille: vous êtes digne au moins

qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eut demandé, je pourrois douter du succès & balancer sur l'estime qui vous est due: mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédomagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chere ne doit rien

être

être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous dissimulez en vain vos malheurs: vous la perdites au moment que vous vous séparates d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous; car son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sureté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la reduit

le remords & la honte! Que ſon luſtre eſt terni! que ſes graces ſont languiſſantes! que tous ſes ſentimens ſi charmans & ſi doux ſe fondent triſtement dans le ſeul qui les abſorbe! L'amitié même en eſt attiedie; à peine partage-t-elle encore le plaiſir que je goûte à la voir, & ſon cœur malade ne ſait plus rien ſentir que l'amour & la douleur. Hélas, qu'eſt devenu ce caractere aimant & ſenſible, ce goût ſi pur des choſes honnêtes, cet intérêt ſi tendre aux peines & aux plaiſirs d'autrui? Elle eſt encore, je l'avoue, douce généreuſe compatiſſante; l'aimable habitude de bien faire ne ſauroit s'effacer en elle; mais ce n'eſt plus qu'une habitude aveugle, un goût ſans reflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zele; ces ſentimens ſublimes ce ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah quelle ame vous avez ôtée à la vertu!

LETTRE II.

A Mad^e. d'Etange.

PEnétré d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guerir

vos peines, je le verſerois en ſilence & me plaindrois de ne vous donner qu'une ſi foible preuve de mon zele : mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah c'eſt un effort que l'univers entier ne m'eut pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir !

Oui, je promets de vivre loin d'elle auſſi longtems que vous l'exigerez ; je m'abſtiendrai de la voir & de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, ſi néceſſaires à la conſervation des ſiens. Je me ſoumets, non ſans effroi, mais ſans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore : ſon bonheur peut me conſoler de ma miſere, & je mourrai content ſi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah qu'on le trouve ! & qu'il m'oſe dire, je ſaurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce qui

qui me manque ; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout, n'éleve point la perſonne ; il n'éleve que les ſentimens. Ah ! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eut prononcé le doux nom de mere?

Daignez vous confier à des ſermens qui ne ſeront point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur

NOUVEL

HELOIS

TOM. III